

La femme Rondel. — C'est pas vrai, je vous avais rien dit.

La femme Honoré. — C't'osée ! . . . Elle appelle ça rien !

Ici, le témoin retardataire entre dans la salle. Les deux femmes l'aperçoivent ; elles se précipitent à sa rencontre, le prennent chacune par un pan de sa redingote, et s'écrient à la fois : " N'est-ce pas, M. Poltrot, que c'est elle qu'a commencé ? "

M. Poltrot se dégage avec peine de la rude étreinte des deux cousines, et leur dit le plus doucement du monde : " Je suis venu ici pour parler devant des magistrats, et je n'ouvrirai la bouche que devant des magistrats ; ainsi, mes petits anges, laissez-moi tranquille. ,,

Les petits anges lancent des yeux furibonds au témoin, qui va s'asseoir bien tranquillement dans un coin de la salle, où il ne tarde pas à s'endormir.

La salle, tout-à-l'heure si bruyante, prend tout-à-coup un aspect fort paisible. Mais il est facile de juger aux regards que se jettent les deux plaideuses que ce calme est le précurseur d'un violent orage.

En effet, le tribunal ayant repris séance, on appelle de nouveau l'affaire, et les deux femmes renouvellent devant MM. les juges la petite scène dont elles venaient de nous donner la répétition. En vain, M. le président veut leur imposer silence ; en vain l'huissier se met de la partie et cherche à les faire taire ; sa voix ne fait qu'augmenter le tumulte, et pendant quelques minutes, on n'entend plus qu'un mélange confus de paroles inintelligibles.

Dans l'impossibilité de démêler la vérité au milieu du déluge de mots des deux cousines, le tribunal fait approcher M. Poltrot, témoin de la scène.

" Monsieur, dit le témoin, je demeure sur le même pillier que ces deux dames ; la porte de Mme Rondel est à droite, celle de Mme Honoré à gauche, et la mienne au milieu. . . Je crois qu'il n'y a pas de mal d'établir lisiblement l'état des lieux.

M. le président. — C'est bien, continuez.

M. Poltrot. — Un matin, pendant que je déjeunais, j'entends du bruit, je pourrais même dire du vacarme, chez ma voisine de droite. " Oh ! oh ! que je me dis, que se passe-t-il donc chez Mme Rondel ? " Et naturellement je sors de chez moi pour me transporter chez elle. On pouvait avoir besoin de secours, et je pense que tout bon citoyen doit aide et protection à ses voisins du même pallier.

La femme Rondel. — Pour ça M. Poltrot, on sait que vous êtes un brave et digne homme.

La femme Honoré. — Elle le flatte pour qu'il parle pour elle.

M. Poltrot. — Je suis inaccessible à la louange, je prie le tribunal d'en être bien convaincu. . . J'arrive donc à la porte de Mme Rondel. . . je frappe. . . on ne répond pas et le bruit cesse. Pour lors, je me bai-se ; je regarde par le trou de la serrure. . . je me trouve nez à nez avec un œil. " Voisine, que je dis, il paraît que vous ne voulez pas ouvrir ? A votre aise. . . mais si je puis vous être utile à quelque chose, vous me trouverez chez moi. . . " Alors je rentrai dans ma chambre et personne ne vint.

M. le président. — Voilà tout ce que vous savez ?

Le témoin. — Absolument tout.

M. le président. — Et quand vous avez regardé par le trou de la serrure, vous n'avez rien vu ?

Le témoin. — Rien qu'un œil, et encore je serais bien embarrassé de dire lequel.